

L'incendie de Smyrne

En prenant les événements de plus haut, je vais à présent, en donner un aperçu d'ensemble et exposer la version la plus accréditée des origines de l'incendie.

Le 9 septembre, vers 10 heures du matin, la cavalerie turque fit son entrée dans la ville. Dans l'après-midi, Noureddine pacha y arriva et, en sa qualité de, commandant de la première armée, dont les troupes venaient d'occuper Smyrne, il assumait tous les pouvoirs. Un conseil de guerre fut aussitôt tenu sans sa présence au gouvernement militaire. Des officiers avaient frappé à coups de sabre des soldats en train de piller.

Les troupes se montraient mécontentes. Elles n'avaient rencontré, en traversant le pays, que des localités dévastées par les Grecs. Elles considéraient Smyrne comme le but et le prix de la victoire, et la sévérité des officiers leur paraissait inconcevable et hors de propos.

Le conseil résolut, dit-on, de laisser la soldatesque piller durant trois jours. A l'aube du dimanche, les premiers contingents de pillards apparaissaient à l'entrée de la rue franque.

Le même jour, le métropolitain grec, Mgr Chrysostome, était convoqué au gouvernement militaire. Il s'y rendit en compagnie de Zumuzoglu (?), propriétaire de la Réforme (?) et d'un autre notable de la communauté.

La veille de l'occupation, on avait, assure-t-on, conseillé à Mgr Chrysostome de quitter la ville. Un détachement de marins français s'était même présenté pour l'escorter. Mais les réfugiés, qui campaient en plein air aux abords de la métropole, apercevant le métropolitain en voiture et devinant qu'il s'en allait, l'avaient accueilli par les cris : "Tu es notre père, tu ne dois pas nous abandonner !". Mgr Chrysostome avait fait faire demi-tour à sa voiture.

De son entretien avec Noureddine, plusieurs versions ont circulé. Une chose est sûre : l'entrevue prit une tournure sinistre. Quand elle eut pris fin, Mgr Chrysostome était prisonnier.

On le vit sortir blême, trébuchant, soutenu par, Zanolh?oglou.

Placé entre deux rangées de soldats, encadré de ses deux compagnons, dont l'un lui tenait le bras et l'autre portait son bâton pastoral, le métropolitain se mit en marche, suivi par la populace, vers des quartiers turcs qu'il traversait, peut-être pour la première, et certainement pour la dernière fois.

Des insultes fusaient de toute part, des Crétois l'interpellaient en grec. Il continuait d'avancer avec des yeux qui ne voyaient plus.

A (?) Tchermelik, la racaille se rua, rompit la haie de soldats et s'empara du métropolitain.

On lui arracha la barbe ; on tâcha de lui crever les yeux ; un coiffeur crétois lui fendit le dos (?) d'un coup de rasoir. Le sang gicla. Le coiffeur en recueillit dans le creux de sa main et le but. Enfin, il fut assommé de tout côté et, une fois mort, la foule transportée s'amusa à lui mutiler le corps et le visage.

Quand on vint débarrasser la rue du cadavre, on n'emporta qu'une bouillie de chair méconnaissable.

Ses compagnons subirent le même sort et furent sommairement lynchés à ses côtés. Le corps de ???, attaché par une corde derrière une automobile fut traîné à travers les quartiers hostiles.

Le dimanche matin, Mustapha Kemal et son État-major firent leur entrée dans la cité reconquise. Dans le quartier arménien, des soldats furent tués ou blessés par des coups de feu partis des soupiraux ou fenêtres. On s'aperçut bientôt qu'on était en présence d'une résistance non isolée. Des maisons furent forcées, des femmes violées. Des Arméniens armés, regroupés dans la cathédrale, organisèrent une espèce de barricade.

Le mardi, on apprenait que les défenseurs de la cathédrale s'étaient rendus. Mais, de dimanche à mardi, le pillage s'était poursuivi. La racaille civile participait avec les soldats, il y eut de nombreux meurtres et viols. Une partie des populations grecque et arménienne, désertant leurs quartiers avait rejoint les camps de réfugiés que protégeaient des matelots français et italiens.

Le mercredi matin, des agents de police parcoururent les rues, annonçant que l'ordre était rétabli, que chacun devait rouvrir sa boutique et vaquer à ses occupations.

A dix heures, la vigie du poste des pompiers signalait un incendie au quartier arménien. La brigade accourue se trouva en présence de deux, trois, puis quatre foyers qui progressaient de façon inquiétante.

A quatre heures, le quartier arménien, une partie des quartiers grecs étaient en flamme. L'incendie s'avavançait en vagues mouvantes, vers les quartiers européens.

A trois heures du matin, les flammes avaient atteint les quais.

A l'aube du jeudi, exception faite des quartiers turcs au sud, et du quartier de la Pointe, à l'extrême nord, toute la ville n'était qu'un brasier. De temps à autre, une explosion secouait la ville. On l'attribuait aux bâtisses qu'on faisait sauter pour circonscrire l'incendie. Il est certain que des explosifs furent délivrés par l'autorité militaire à la brigade de pompiers, mais écrivit le chef de la brigade dans son rapport, la dynamite produisait un éboulement intérieur, laissant intacts les ruines de la bâtisse.

Que s'était-il passé ? En se rendant, les Arméniens s'imaginèrent avoir signé pour ainsi dire une capitulation qui leur permettait de reprendre leur liberté et de regagner leurs demeures. Quand ils comprirent que la fin de la résistance entraînait le commencement de la répression, ils recommencèrent. Les coups de feu reprurent dans le quartier arménien.

Pour briser toute résistance, Noureddine imagina d'enfermer les rebelles dans un cercle de flammes et donna l'ordre de mettre le feu aux maisons. Mais à mesure que l'incendie approchait, les Arméniens abandonnaient leur refuge, reculaient vers le quartier attenant de Saint Dimitri et continuaient de tirer. On vint demander à Noureddine pacha si, dans ces conditions, il fallait poursuivre la manœuvre. Il ordonna de resserrer l'étreinte de flammes et de "brûler les Arméniens maudits" comme des chiens.

L'incendie prit dès lors une ampleur telle que lorsque le général voulut enfin circonscrire le fléau, il se trouva impuissant et débordé. Les soldats à qui on avait ouvert tout grands les dépôts de munitions, et qui avaient pu y puiser toute sorte d'engins et d'explosifs, étaient comme ? à l'ivresse d'une orgie de destruction. Des bombes, des fusées incendiaires furent – assure-t-on – utilisées. La vérité (?) est que des bâtisses, très éloignées des foyers d'incendie, prirent feu par les toits. Des soldats furent surpris sabotant les bouches à incendie. Il fut enjoint aux pompiers de ne pas avancer au-delà d'une certaine zone et, à mesure que le feu se rapprochait, elle recevait l'ordre de se porter plus loin.

On vit des charrettes à pétrole traverser certaines rues à toute vitesse en laissant derrière elles, comme après une forte ondée, des nappes puantes de liquide.

Un pillard à qui le gardien refusait l'entrée y jeta une bombe et l'édifice prit feu. Mais on ne peut nier non plus que d'énormes pâtés de maison durent prendre feu par contiguïté, d'autres par des escarboucles enflammées poussées par le vent, ensuite par l'attisement des flammes par ce même vent suffisamment nourri soufflant en direction des quartiers consumés.

Une photographie prise à bord d'un navire à l'aube du jeudi montre la bordure encore apparemment intacte des quais surmontée d'un bout à l'autre d'un épouvantable panache de fumée noire.